

La vie et ses évènements traumatiques

17 septembre 2015 / Auditori CaixaForum / Barcelona

L'évènement traumatique et sa transmission

Journée en hommage à Neus Català

Organisée par la Fundació Cassià Just

La part d'humanité rescapée de la masse

Guy Briole

Comment rendre compte de ce que l'on a vécu dans le camp de concentration ? Il n'y a pas d'autre possibilité que de le faire avec des mots là où, justement, ces mêmes mots manquent toujours à pouvoir dire l'horreur que ce fut. C'est le paradoxe auxquels sont confrontés ceux qui ont traversé l'expérience des camps et/ou celle de la destruction génocidaire. Le traumatisme laisse sa marque, inexorable, ineffaçable.

La même horreur

Aravni Messerlian¹, Marceline Loridan Ivens², Neus Català³ : trois femmes, trois parcours et pour les trois les mêmes rencontres avec la déshumanisation, la cruauté sans limite, la violence.

Aravni, une jeune arménienne, ne pourra jamais oublier ces « convois » de la déportation et de l'extermination dont elle était, partis d'Amasya en juillet 1915. Convois où ce qui vous menace – être humiliée, donnée, vendue, maltraitée, éventrée, exécutée – se fait intime à un monde qui vous entoure, vous insère, et qui

¹ Toranian V., *L'étrangère*. Paris, Flammarion, 2015, 238 p.

² Loridan-Ivens M., *Et tu n'es pas revenu*. Paris, Grasset, 2015, 107 p.

³ Català N., *Cenizas en el cielo*. Historia novelada por Carme Martí. Barcelona, Roca ed., 2012, 358 p.

n'est plus qu'abjection. Septembre 1915, camp d'Arab Punar, l'insoutenable : « Des centaines de tentes à perte de vue, où les morts et les vivants se mélangent [...]. Le projet [du chef du camp dont l'obsession et de « faire du chiffre »] est simple : laisser infuser ensemble le plus possible les déportés malades pour que les épidémies se propagent rapidement à tous les nouveaux arrivants [...]. La dysenterie, le typhus, la malaria et la famine sont les agents actifs de l'extermination. »⁴ Comment transmettre l'arbitraire d'un égorgement, d'une exécution, le drame de ces mères auxquelles on arrache leurs enfants, d'autres qui les « offrent » pour qu'ils vivent quand, elles, rejoignent ensuite la file interminable des morts-vivants ? Comment oublier aussi que, même si chaque « matin se réveiller vivantes était un miracle », l'on pouvait être envahis par cette idée d'être « devenu un monstre froid »⁵ ? Il fallait survivre, sans se laisser glisser dans l'insoutenable soulagement que c'est un autre qui est mort et pas vous, sans se laisser prendre au miroir de ce monde d'atrocités.

Après être rentrée de Birkenau ce que Marceline trouvait le plus violent c'était « que les gens voulaient que tout ressemble à un début, ils voulaient m'arracher à mes souvenirs, ils se croyaient logiques, en phase avec le temps qui passe, la roue qui tourne [...]. La guerre terminée nous rongait tous de l'intérieur.⁶ « S'ils savaient, tous autant qu'ils sont, la permanence du camp en nous. Nous l'avons tous dans la tête et ce jusqu'à la mort. »⁷ Elle a continué à vivre, en prenant les jours les uns après les autres « comme je l'ai appris là-bas » dit-elle et en se tenant à distance de la compassion ravageuse des autres.

Neus, se rappelle souvent son village catalan, Els Guiamets, dans le Priorat. Mais qu'il fut long, et court à la fois, le chemin qui, du départ de la Catalogne vers la France avec la charge d'enfants de réfugiés républicains, en passant par l'engagement dans la résistance en France, l'a conduite à Ravensbrück. La douleur, la faim, le froid, les violences, restent en mémoire, mais ce qui reste comme marque, comme interrogation c'est ce qui se passe quand deux femmes kapos trainent et frappent sauvagement une autre femme. Plus précisément son cadavre. Dans leur

⁴ Toranian V., *L'étrangère. op. cit.*, p. 76.

⁵ *Ibid.*, p. 108.

⁶ Loridan-Ivens M., *Et tu n'es pas revenu, op. cit.*, p. 72.

⁷ *Ibid.*, p. 103.

aveuglement sanguinaire, elles ne s'en sont pas rendu compte ! « Qu'est-ce qui a pu amener ces femmes à se comporter ainsi ? Je me pose la question sans pouvoir imaginer une réponse sensée. »⁸ On peut aussi se demander comment, en levant les yeux vers le ciel il est possible d'écarter l'idée « du four crématoire qui ne cesse d'expulser de la fumée jour et nuit, et dans la fumée la vie d'autres femmes, et dans la fumée et dans les cendres notre grande peur, collée à nos narines et répandues dans le ciel »⁹. Mais, après le camp, comment continuer à vivre, « ce n'était pas facile de revenir à la vie, pas facile du tout. »¹⁰ Ce qui ne facilitait pas non plus ce retour c'est que, et de cela tous les déportés en témoignent, « les gens n'étaient pas préparés ni disposés à écouter autant d'horreurs »¹¹, y compris dans sa propre famille. Neus en a tellement souffert, confrontée à l'incrédulité des siens. Alors, une fois pour toutes, elle s'adressa à eux ainsi : « J'ai travaillé comme une esclave et j'ai eu faim, soif, froid, peur et sommeil – je leur ai dit tout cela d'un trait, et je n'ai plus jamais rien expliqué d'autre. »¹²

La guerre n'est pas une réalité, c'est du réel

À la génération de l'après-guerre, beaucoup, presque tous, sont issus de rescapés. De rescapés faits de ces tissus déchirés des guerres. Façonnés par 39-45, il est essentiel de dire que les marques viennent aussi d'avant : du carnage que fut 14-18 pour les européens, des massacres qui culminèrent de 1915 à 1918 pour les arméniens. Aujourd'hui ce sont les petits ou arrières petits enfants qui portent ces blessures, pour beaucoup toujours ouvertes. C'est ce que montre le travail d'un psychologue britannique, Dan Glass, rapporté par *The Guardian*¹³ : il remarque que le trauma des camps d'extermination continue à hanter les descendants et à générer des troubles en eux. Quelque chose de ces histoires s'est tout de même transmis même si l'écoute comme la narration avaient, comme on l'a souligné, leur part d'impossible.

⁸ Català N., *Cenizas en el cielo, op. cit.*, p 141.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 251

¹¹ *Ibid.*, p. 239.

¹² *Ibid.*, p. 235.

¹³ West Jean, *Holocaust survivors grandchildren call for action over inherited trauma*,

www.theguardian.com/world/2015/aug/03/holocaust-survivors-grandchildren-inherited-trauma

Ce n'est donc pas sans dommage, et parfois malgré leur obstination à se taire, que s'est faite une transmission par ceux qui sont revenus de ces enfers et pour lesquels la prise en masse du corps dans ce qui reste de vie serait comme une maladie incurable qui aurait pour nom « avoir le camp »¹⁴.

Le traumatisme de l'effacement

Le traumatisme de l'effacement consiste à avoir été nié, effacé comme personne au nom d'une religion, d'une race, ravalé au rang de déchets à éliminer.

Dans les périodes noires de l'histoire, le camp de concentration a marqué le sommet de l'abjection humaine.

Lacan relevait une tendance qui insiste : « raisonner des hommes comme s'il s'agissait de lunes, en calculant leurs masses, leur gravitation. » *Mein Kampf* « parlait des rapports entre les hommes comme des rapports entre les lunes » ajoute-t-il¹⁵.

Exclure une partie de l'humanité d'une possible relation d'altérité, c'est la traiter comme une masse. Il reste alors à définir les critères de ce qui la constitue pour, en masse, les cliver et poursuivre le « programme », inexorablement. Rien ne fait plus limite. C'est cette perspective lunaire qui prévaut dans la dérive qui dénote – malgré les dénégations – d'une volonté de pondération de l'horreur par l'évaluation des masses : faire valoir le nombre des survivants par rapport aux disparus et faire tout équivaloir dans un rapport chiffré.

C'est là que les hommes sont réduits à leur masse, avant qu'il n'en reste que les cendres ou des corps éventrés, égorgés, écrasés, abandonnés au bord d'un chemin, celui de l'extermination. « L'extermination n'est pas la mort. C'est une déchirure du temps »¹⁶ et, pour ces hommes qui ont traversé ces épreuves, c'est leur historicité même qui est touchée. C'est là que l'on saisit pourquoi, pour toute victime des génocides, il est essentiel « que la parole ne cesse pas, pour qu'elle continue de renvoyer à un sujet. »¹⁷

Pour tous, au regard du plus grand crime de tous les temps qu'est la Shoah le

¹⁴ Friedman Carl, *Mon père couleur de nuit*, Paris, Denoël, Folio, 2001, p. 12.

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 275.

¹⁶ Ertel R., *Dans la langue de personne*, Paris, Seuil, 1995, p. 75.

¹⁷ Caroz G., « La victime réelle n'est pas martyr de l'inconscient », *Lacan Quotidien*, n° 527, 14 juillet 2015. www.lacanquotidien.fr

devoir de mémoire devient aujourd'hui un devoir de connaissance, de transmission.

Pour toujours ce sera « l'actualité d'Auschwitz » afin que le signifiant concentration ne recouvre jamais celui d'extermination.¹⁸

¹⁸ Briole G., « Trauma », *Scilicet*, Paris, Collection rue Huysmans, 2012, p. 393.